# ADRESSE

## A TOUS LES PARLEMENS.

Je vous représente des choses qu'il vous est plus avantageux d'entendre, qu'il ne m'est gracieux de vous les dire.

*Cerialis, harangue aux Gaulois. Tacite, hist., liv. IV.*

## MAGISTRATS FRANÇAIS,

DANS un temps où toutes les ressources d'une grande Nation sembloient épuisées, parce que ses Administrateurs étoient sans génie, où le Roi le plus puissant de l'Europe étoit sans force, parce que son ministere étoit sans vertu, vous avez demandé les états-généraux.

Je ne viens point, détracteur amer de la Magistrature Française, analyser, travestir & entacher de la calomnie les motifs qui vous ont déterminé à former cette demande. Vos intentions ont été pures sans doute, mais votre appel à la Nation, permettez-moi de le dire, n'a été ni assez calculé, ni assez réfléchi.

En effet, messieurs, ce n'étoit pas dans un

ſiécle comme le nôtre, où la dépravation des mœurs a briſé tous les liens qui attachoient les ſujets à leur Roi, & les citoyens entr'eux; où la corruption a gagné toutes les claſſes de l'état; où la voracité de l'ambition veut tout abſorber pour ſatisfaire des paſſions dont les beſoins s'accroiſſent toujours à meſure qu'elles s'enflamment; où enfin une philoſophie auſſi effrénée qu'inſidieuſe, dont le but unique ſemble celui de tout détruire pour avoir le plaiſir inſenſé de dominer ſur des ruines, a rendu preſque tous les Français irréligieux, injuſtes & trompeurs par principes; ce n'étoit pas, dis-je, dans un tel ſiécle qu'il convenoit de demander, ſous le titre impoſant de repréſentans de la Nation, la réunion des hommes dont l'eſprit étoit infecté de tous les ſyſtêmes d'innovation & le cœur de corruption.

L'hiſtoire des peuples de la terre ſemble faire de cette réflexion, une grande vérité. Elle ne prouve que trop combien il eſt dangereux de rapprocher, de réunir en maſſe de pareils hommes, & ſur-tout de leur confier les deſtinées d'un Empire.

Preſque toujours on a vu dans ces Aſſemblées, s'élever les factions, les conſpirations & les cabales pour fouler aux pieds les pouvoirs, les ordres des commettans, pour faire prévaloir de nouveaux principes, pour renverſer l'ancienne conſtitution d'un Etat, & changer la forme de ſon Gouvernement; preſque toujours on a vu s'y développer les ruſes & les intrigues; les menaces & les violences ont été employées par un parti pour écraſer celui qui oſoit réſiſter; enfin preſque toujours les prétentions oppoſées, les intérêts différens, les flammes dévorantes des paſſions qui ſe heurtent & ſe ſuccédent ſans ceſſe dans ces gran-

des Assemblées, ont amené les écarts de la raison; & par contre-coup la chûte des Empires.

Ne soyez donc plus surpris, messieurs, de ce que les moyens conçus & combinés suivant vos desirs par le meilleur des Rois, pour assurer le bonheur de ses sujets, ont été tous infructueux.

Ne soyez donc plus surpris de ce que les Députés de chaque Bailliage que vous aviez sollicité pour la réformation des abus; au lieu de travailler à cette réformation, & de réparer l'antique & respectable édifice de l'Empire Français, tâche unique que leurs commettans leur avoit imposé, se sont laissés entraîner par le mouvement qui leur a été donné par quelques factieux dont les noms seuls indiquent tous les crimes, & ont osé faire main-basse sur tout ce qui depuis l'origine de notre Monarchie a servi de balance & de contre-poids dans les trois ordres de l'état, ainsi que dans ceux de tous les états de l'Europe.

Ne soyez donc plus surpris de ce qu'après avoir fondu les principes les plus religieux & les plus sacrés, en un seul *institut* monstreux ou *digeste* d'anarchie, appellé *les droits de l'Homme*, dont l'objet est tout à la fois impie & méchant, ils ont avec une perfidie témérité attaqué la propriété elle-même jusques dans ses fondemens, en confisquant, à l'aide de quelques sophismes pitoyables, toutes les possessions de l'Eglise.

Enfin, ne soyez donc plus surpris de ce que le plus beau Royaume de l'univers, privé de son Roi, de ses Loix, de ses Tribunaux, gouverné par une foule de novateurs dont l'ambition effrénée, ne le céde qu'à l'ignorance & à l'hypocrisie de leur chef républicain, est livré à tous les excès de la licence, aux fureurs de l'anarchie, & inondé d'un déluge de calamités telles que jamais

aucun état ni ancien, ni moderne, n'en a souffert de pareilles, sans la guerre la plus sanglante & la plus désastreuse.

Ces maux affreux devoient être le résultat infaillible d'une grande assemblée, que dans un moment où les dégoûts de toute espece étoient accumulés sur vos têtes, vous avez vous-mêmes provoqués au sein d'une Nation, dont vous avez trop peu calculés l'esprit, les mœurs, les caractères & la position.

Il est donc vrai, messieurs, que le jour qui vous a vu arriver aux pieds du trône pour demander des états-généraux, a vu naître une grande erreur, puisque non-seulement elle a produit la foule des maux indicibles qui accable la France, mais encore les inquiétudes & les troubles qui d'évorent l'Europe entiere.

Oh ! combien de fois tout Français honnête & sensible a maudit dans sa douleur & dans son désespoir, ce jour affreux qu'a éclairé la faute la plus cruelle, & peut-être la plus irréprochable ! Combien de fois les yeux noyés de larmes, il a desiré qu'il fût resté enseveli dans les ombres d'une nuit éternelle ! Combien de fois il a demandé qu'il fût à jamais rayé du nombre de ses jours !

Ne croyez pas cependant, messieurs, que, l'aigreur sur les levres, je vienne vous accabler de reproches ; non, malgré l'amertume de la douleur qui me presse à la vue de ma patrie expirante, ma franchise reste noble & respectueuse. Ennemie de la satyre autant que la flatterie, je viens seulement vous dire, avec cet homme célèbre qui a reproduit dans notre siecle les talens & les vertus des l'Hôpital & des Brissons, que *si les grands écarts marchent à côté des grands génies, les hommes qui savent réparer*

*leurs torts, honorent leur ſiécle & même l'humanité*; ſublime vérité, meſſieurs, & qui devroit, à tous les inſtans de ces jours malheureux où l'on ſemble les abjurer toutes, frapper vos oreilles, élever vos eſprits, remplir vos armes, effrayer vos conſciences, & diriger vos actions.

Mais, par quelle fatalité, meſſieurs, cette auguſte & formidable vérité ſemble-t-elle aujourd'hui exilée du cœur de preſque tous les magiſtats? ne diroit-on pas, à voir leur long ſilence, leur profonde inertie, qu'ils ſont devenus la plupart des êtres iſolés & dégagés des liens qui les attachoient à leur patrie? Les uns affoiblis par la molleſſe, ou aveuglés par leur intérêt, regardent l'amour de la patrie comme une vieile erreur dont ils ſe ſont heureuſement déſabuſés, & vont juſqu'à inſulter à la ſimplicité de leurs confreres, dont le zele trop crédule ſe laiſſe encore éblouir par cette vaine & fatiguante illuſion; les autres ſe voyant maintenant déchargés du ſoin, privé de l'honneur du gouvernement, regardent la fortune de l'état comme un vaiſſeau qui flotte au gré de ſes nouveaux maîtres, & dorment ſur la foi des pilotes qui les conduiſent. Si quelque orage imprévu & qui fait craindre le naufrage de la patrie les réveille, il n'exiſte en eux que des veux impuiſſans, que des plaintes ſuperflues; ou ſpectateurs oiſifs, ils ſe conſolent par le plaiſir de médire des acteurs; enfin il en eſt même qu'un trait de plaiſanterie dont le ſel les pique par ſa nouveauté, ou les rejouit par ſa malignité, dédommage de tous les malheurs publics; & c'eſt ainſi qu'ils cherchent plus à venger la patrie par leur critique, qu'à la défendre par leurs ſervices.

Tel eſt, meſſieurs, le ſpectacle auſſi affreux qu'affligeant que préſente aujourd'hui la magiſ-

trature françaiſe. La patrie ſouffrante s'en indigne, & l'Europe s'en étonne; l'une & l'autre demandent avec nous : que ſont donc devenus dans l'empire français les membres de ces corps auguſtes & reſpectables que le chancelier de l'Hôpital appelloit les *retenails de la monarchie*, qui ont tant des fois garanti le trône des atteintes populaires, & le peuple du deſpotiſme des miniſtres ; qui, placés comme médiateurs entre le monarque & la nation, ont tant de fois défendu celui-là contre ſon peuple, & celui-ci contre ſon roi ; qui dans tous les temps de déſordres & d'orages, dans ces temps toujours périlleux pour les organes de la vérité & les miniſtres de la juſtice, n'ont ceſſé de donner à leur roi & à leur patrie les témoignages les plus authentiques de zele, d'amour & de fidélité ; ou s'ils exiſtent encore, que font-ils donc au milieu des convulſions douloureuſes qui déchirent le ſein de leur partie ? que font-ils au milieu des excès de tout genre commis par un peuple autrefois ſi fidele à la religion de ſes peres comme à la voix de ſes rois ? que font-ils au milieu des intrigues, des cabales & de toutes les manœuvres inouies que l'on met en uſage pour l'égarer & & l'aſſervir ? enfin que font-ils donc au milieu de ces flots continuels qui s'enflent & s'agitent de ces flammes qui ſe ſuccédent & ſe répandent ſans ceſſe d'une extrémité du royaume à l'autre, & qui, au premier ſignal, finiront par l'embraſer entierement ?

Vous répondrez peut-être, meſſieurs, que vos ames ſont dévorées de douleur, d'impatience, & d'inquiétude ; que le déſir de rappeller à la vie votre patrie mourante, ne ceſſe de vous animer & de vous tourmenter ; mais que ſans moyens, ſans forces & ſans appui, vous ne pouvez

que donner des larmes à ses souffrances, & vous taire. Vous ajouterez peut-être qu'en préférant de gémir ainsi dans la retraite & le silence, vous avez cru devoir céder, d'un côté, à la crainte de fournir aux ennemis de votre pays un nouveau prétexte de faire calomnier & torturer quelques citoyens de plus par leur inquisition; & de l'autre, à l'espérance de voir bientôt les Français ouvrir les yeux à la lumiere, & l'ordre renaître même des cendres du désordre.

Réponses frivoles, excuses perfides, à l'ombre desquelles vous prétendez en vain justifier votre silence, mais qui décélent en vous deux sentimens d'autant plus condamnables, que le premier est une foiblesse, & le second une chimere.

Quoi! messieurs, nos malheurs sont au comble, vous en êtes la cause innocente peut-être, mais toujours la premiere; & pour les réparer, vous n'avez à nous offrir que des gémissemens & une pitié stérile! Quoi! nos malheurs sont au comble; encore quelques jours de souffrance, & nous allons périr peut-être; & le seul secours, le secours le plus prompt que vous avez à nous présenter, est l'espérance, le moyen le plus lent & le plus incertain! Quelle dérision! bon Dieu! ou plutôt quelle désorganisation totale s'est donc opérée dans l'ame & dans le caractere de tous les Français.

Hh! messieurs, que diroient les Magistras des derniers siécles, si, du fond de leur tombe, ils pouvoient se faire entendre? Magistrats Français, s'écrieroient-ils, que vous avez dégénérés? Quel prestige subit a frappé vos esprits? Quel découragement funeste s'est emparé de vos ames? Nous ne reconnoissons plus en vous ces peres du Peuple, ces anges tutélaires des cités, ces sentinelles infatigables qui devoient continuellement veiller

ſur la république. Magiſtrats Français ! qu'avez-vous fait du dépôt précieux des loix conſtitutionnelles, ce feu ſacré auquel la deſtinée de l'empire étoit attaché, & que nous vous avons tranſmis dans toute ſa pureté & dans tout ſon éclat ? Vous avez juré de le défendre, de le conſerver au prix de votre fortune, de votre liberté, & même de votre vie ; & vous n'oppoſez aucune réſiſtance (1) à ces lions rugiſſans autour

---

(1) D'après la conduite annoncée par quelques Parlemens au mois de novembre dernier, il y avoit lieu d'eſpérer qu'elle ſeroit ſoutenue & imitée : mais le contraire eſt arrivé, & c'eſt encore une des choſes inexplicables dont nous ſommes les têmoins & les victimes.

Lors du Décret qui prolongeoit les vacances des Parlemens, les Chambres des vacations de Metz & de Rouen firent précéder leur enregiſtrement d'arrêtés particuliers. Celle de Rennes refuſa l'enregiſtrement. Quoique ces arrêtés fuſſent foibles & inſignifians, ils furent dénoncés à l'Aſſemblée ſe diſant *Nationale*. La Chambre des vacations de Metz fit ſes excuſes, & on ſe contenta de la faire remplacer par une autre dont on n'a plus entendu parler. Quel opprobre ! celle de Rouen ayant été envoyée au Châtelet pour y être jugée, eut la foibleſſe de ne pas y venir, & d'accepter la *grace* qui lui fut accordée, ſur la demande du Roi, par les hommes les plus ſcélérats de l'univers. A la vérité ſon projet fut de ſe réunir avec la ſeconde Chambre des vacations, nommée pour la remplacer : mais on n'a pas d'idée juſqu'à quel point elle fut trahie & abandonnée par les membres de cette nouvelle Chambre. Tous, à l'exception de quatre, dont les noms ſeront toujours chers & précieux à la patrie, refuſerent, non-ſeulement de s'aſſembler avec leurs confreres qui compoſoient l'ancienne Chambre, mais même de les fréquenter & de les voir, juſqu'à ce qu'ils leurs euſſent cédé la place qu'on leur avoit illégalement ordonné d'occuper. Je dé-

de vous pour l'éteindre, ou pour l'arracher de vos mains ; & vous n'employez aucunes forces pour dégager votre Roi, votre patrie des fers sous lequels un *multum virat* audacieux les tient enchaînés ; & tandis que les loix, à l'ombre desquelles vos concitoyens vivoient heureux & tranquilles, sont détruites, que l'autorité du Roi est méconnue, que les tribunaux sont sans force, que les propriétés les plus légitimes sont violées, que l'artisan est sans travail, les pauvres sans secours, le riche sans aucun moyen de le soulager ; que la vie des hommes est à la merci du premier scélérat qui, au moindre signal, peut en rassembler mille autres ; que tout, enfin, n'est plus autour de vous que confusion, désordres, anarchie, effrayés par la crainte, trompés par une vaine espérance, vous dormez sur les ruines..... Ah ! qu'est devenue notre ancienne gloire ? Magistrats Français ! levez-vous donc, levez-vous, il en est temps ; écoutez la voix de l'honneur qui vous appelle, &

---

nonce cette infame conduite à tout ce qu'il y a de gens honnêtes dans l'univers, ou plutôt il faut espérer qu'un jour elle sera dénoncée au Parlement de Normandie assemblé ; & que d'après ces principes particuliers d'honneur, de fermeté & de sévérité qui l'ont toujours distingué, il expulsera de son Corps les Membres qui, sous la direction de Me. Thouret & d'un conseiller au Parlement de Rouen, ami de M. Necker, & plus encore de son commis M. de Lessart, n'ont pas rougi de tenir une conduite aussi lâche & aussi perfide. De tous les Parlemens, celui de Rennes est donc le seul qui soit resté fidele à son devoir, à ses principes & à ses sermens. Magistrats vertueux & remplis d'honneur ! ces hommes infâmes ont osé vous punir de n'avoir point exécuté leurs ordres ; mais cette punition vous couvre de gloire aux yeux de votre Province, & vous la promet immortelle aux yeux de la postérité qui vous jugera.

qui réclame, au fond de vos cœurs, ses droits impérieux & sacrés; cessez de vous méfier de la force de vos moyens; cessez de vous reposer sur d'autres de ce que vous pouvez, de ce que vous devez faire vous-même; rappellez-vous l'arrêt de 1593, qui vous a rendus dignes de l'estime de nos concitoyens, & chers à la postérité; alors il s'agissoit des dangers de la patrie, & nous ne savions pas comme vous calculer les nôtres. C'est la route que nous vous avons tracée; suivez-là, ou un plus long sommeil vous rendra coupable envers Dieu, le Roi & la Patrie.

Je pourrois, MM., ne rien ajouter de plus au langage imposant de ces hommes qui vous ont précédés dans la noble carriere où vous courrez tous; je pourrois terminer ici mon ouvrage: si cependant, pour achever d'animer votre courage & d'enflamer vos ames, vous exigez de nouveaux efforts de la mienne, déjà fatiguée sous le poids des maux qu'elle vient de décrire; si cependant, pour achever de dévouer à votre vengeance & à votre justice des scélérats que vous êtes seuls chargés par la loi de terrasser & de punir, il me faut encore rassembler dans un groupe confus une partie de leurs crimes les plus révoltans, je consens à recueillir toutes les forces dont j'ai besoin pour entrer dans ce cloaque immonde; mais daignez me suivre, & m'écouter.

Rappellez-vous l'affreux attentat, le plus détestable de tous les forfaits, ce régicide projetté en corps de nation dans l'affreuse nuit du 5 au 6 Octobre dernier, dont la direction avoit été confiée à un comte de Mirabeau, le scélérat le plus fortement prononcé, & l'exécution à un duc d'Aiguillon, qui, déguisé en furie, un poignard dans une main, devoit dans l'autre rapporter le cœur tout palpitant de notre Reine.?

Rappellez-vous le ſpectacle atroce que les acteurs de cette horrible tragédie, tous membres de l'infernale aſſemblée, préſentèrent à notre Roi, lors qu'avant de le dépoſer captif dans ſon palais, ils le promenèrent en triomphe ſous une voûte de bayonnettes prêtes à percer ſon ſein au moindre ſignal, dans une ville dont les habitans n'étoient plus que de tygres affamés de cadavres, & dont les pavés étoient encore tous fumans du ſang des Launai, des Fleſſelles, des Foulon & Berthier?

Rappellez-vous les humiliations cruelles dont ils ne ceſſerent d'abreuver ſon auguſte compagne, qui, par ſa grandeur d'ame, ſon courage, ſa noble fermeté, parvint à s'acquérir, dans ce jour d'opprobre éternel pour le peuple Français, des droits ſacrés & impreſcriptibles à l'admiration même de ſes bourreaux, comme à l'amour inviolable de ce qui lui reſte encore de ſujets fidèles & adorateurs de leur Roi, ſans en être les eſclaves?

Rappellez-vous, enfin, les têtes ſanglantes, les membres déchirés des Varicourt, des Miamandre, des Savoniere, des Beauſſet, des Voiſins, des Ruilly, des Belzunce, tous victimes de la fureur d'un peuple égaré & corrompu, aux yeux duquel alors le zèle, l'attachement & la fidélité aux principes de juſtice, de ſageſſe éternelle, toutes les vertus enfin, ſembloient autant de crimes qui méritoient la mort?

Plus d'une fois, ſans doute, MM., au ſouvenir de ſes ſcènes exécrables vos yeux ont verſé des larmes de ſang; vous avez ſenti vos entrailles s'émouvoir, & vos ames ſe briſer de douleur.

Plus d'une fois à la vue des évêques d'Autun, des Lameth, des d'Orléans, des Barnave, des Chapelier, des Robeſpiere, des Thouret, des

Roederer, des de Vimfre, des Dubois de Crancey, des Voidel...... de tous ces monſtres qui, du fond de l'antre qu'ils ſe ſont cruſés dans le Couvent des Jacobins, puiſent aux pieds de l'image d'un *Jacques Clément* leurs principes régicides, aiguiſent leurs poignards & diſtillent leurs poiſons; plus d'une fois, dis-je, à la vue de tous ces ſcélérats réunis, vous avez frémi d'indignation & d'horreur. Vous avez, dans l'excès de votre douleur, imploré l'appui du ciel en faveur d'une nation qu'il a toujours protégé; vous avez appellé ſa vengeance contre des monſtres, la honte de l'humanité, qui déſolent & ravagent votre patrie : ou plutôt vous lui avez demandé de vous indiquer le ſecours qui peut reſter encore pour la ſauver, & l'arrêter ſur le bord de ſa ruine. Hé bien ! Magiſtrats Français ! C'eſt dans vos mains que ce même ciel a dépoſé ſa vengeance; c'eſt dans votre courage; c'eſt dans l'enſemble de vos mouvemens combinés que réſide ce ſecours déſiré, cette force néceſſaire pour abattre la tête de l'hydre qui veut nous dévorer.

Lancés, il en eſt temps; lancés les foudres de la juſtice ſur cette aſſemblée ſe diſant *nationale*, & qui ne fait valoir d'autres droits, d'autres pouvoirs que ceux qu'elle tient d'elle-même. Sur cette aſſemblée qui, traître à ſa patrie, infidele à ſon ſerment & à ſon Roi, s'empare de l'autorité qui l'avoit conſtituée pour ſe déclarer elle-même conſtituante, & s'arroger la ſouveraineté abſolue de l'empire; ſur cette aſſemblée qui, cent fois plus criminelle qu'un Cromwel, n'établit ſes uſurpations que ſur les proſcriptions, ſur les aſſaſſinats, ſur les crimes de toute eſpèce, & qui va mettre le comble à ſa tyrannie par une guerre qui fera couler le ſang d'une moitié des Français.

Magiſtrats ; au nom de notre patrie expirante ; au nom de ces loix, à l'ombre deſquelles on a vu la monarchie françaiſe fleurir pendant quatorze ſiècles, & qui ſont toutes anéanties ; au nom de votre Roi accablé ſous tout le poids de ſes fers & de ſon infortune ; au nom de ce Roi ſi digne par ſes vertus d'un meilleur ſort, & que la bonté & la foibleſſe ont rendu le plus malheureux des hommes ; ſaiſiſſez le glaive de la loi ; frappez ce fantome coloſſal, ouvrage monſtrueux du délire, de l'aveuglement & du crime ; renverſez cet idole au maſque d'or, au bras de fer, aux pieds d'argile, bâti par l'impiété & l'immortalité, ſur les ruines de tous les principes & de toutes les vertus ; diſperſez cette horde de brigands, cette ſecte d'hommes impies, dont le bras oſe même défier le bras de Dieu, & qui dans leur fureur ſacrilège voudroient anéantir ſon culte & briſer ſes autels.

Eh ! qui ſeroit capable, meſſieurs, de s'oppoſer à vos nobles efforts, d'arrêter votre courage ? qui pourroit vous empêcher de déployer enfin, la ſévérité du miniſtère auguſte qui vous eſt confié contre les auteurs des maux affreux ſous leſquels nous gémiſſons tous ? quelle crainte ! . . . . mais quel mot ai-je moi-même prononcé ? Ma bouche indignée le rejete, & ma plume l'efface. Quoi ! ce vil ſentiment, & qui ne marche jamais qu'à côté du crime, pourroit étouffer dans l'ame des Magiſtrats le cri triomphateur de la vérité, de la conſcience & de l'honneur ? quoi ! des hommes qui, dans tous les temps ont été regardés comme les dépoſitaires, les défenſeurs des lois conſtitutionnelles de l'Empire, & qui ont mille fois juré de mourir plutôt que d'y laisser porter la moindre atteinte, fuiroient tous tremblans à la vue de quelques audacieux, qui, armés de poi-

nards & de flambeaux, attaquent, minent, brûlent ce même Empire jusques dans ses fondemens, & le précipitent vers sa ruine ? Et c'est ainsi qu'à la face du ciel & de la terre, vous deviendriez parjures à vos sermens, & les bourreaux de votre patrie ? . . . . Non, Magistrats, non, vous n'en êtes pas capables : lorsqu'il s'agit de sauver sa patrie, la crainte est une foiblesse & la mort un devoir. Voilà, voilà le sentiment qui est gravé dans vos ames, & qui seul dirigera vos actions.

D'ailleurs, que pourriez-vous craindre ? le glaive de nos législateurs assassins. La trempe en est molle maintenant, & il reste nul devant la vérité & le courage. La fureur populaire ? le français n'a eu dans les premiers instans qu'une férocité étrangere, dont les excès lui arrache aujourd'hui des larmes de douleur & de repentir. Le peuple des provinces sur-tout, dont l'ame n'est pas flétrie par le vice, respecte encore les noms sacrés de son Dieu, de son Roi ; & si des conseils perfides l'ont égaré quelques momens, les réflexions auxquelles il s'est livré, le rappellent tous les jours à la vertu naïve, son premier appanage. Déjà il a lui-même arraché une partie du voile épais, que quelques membres de cette assemblée *abominable* avoit su jeter sur ses yeux pour l'égarer & l'asservir : & malheur bientôt, malheur à ceux qui les auront *trompé* ! Déjà les affreux préludes dont il est le témoin & la victime, lui font appercevoir l'abyme des malheurs où il va être entraîné. Il voudroit l'éviter ; mais inquiet, chancellant au milieu des ruines qui l'environnent, il ne sait où conduire ses pas, où diriger sa marche.

Magistrats des provinces, hâtez-vous de rendre à ce bon peuple une main secourable, de le ramener dans le chemin des lois, de la justice & de l'ordre.

Ayez ſoin de lui préſenter dans les arrêts que vous allez rendre, les motifs de ſageſſe qui les auront dictés; qu'ils ſoient accompagnés d'obſervations ſolides, de réflexions touchantes : parlez-lui le langage du ſentiment ; parlez-lui ſur-tout de ſon Roi. Si le peuple français, accoutumé depuis tant de ſiécles, à voir le même ſang ſur le Trône, a toujours regardé comme la voix de la nature, celle qui lui parle en faveur de ſes Rois, quel ſentiment n'éprouvera-t-il pas à la vue de ce Roi bienfaiſant & populaire, qui, pour prix de ſes vertus & de ſes bienfaits, voit ſes jours abreuvés de fiel & d'amertume par la main de ſes propres ſujets ? Alors, meſſieurs, n'en doutez pas, votre fermeté le raſſurera ; elle le rendra attentif à des vérités qui l'intéreſſeront ; & dût cet acte de votre miniſtère être le dernier, il y reconnoîtra ceux dont il a dans tous les temps pleuré la captivité, & il couronnera le zèle qui vous aura porté à le ſervir contre ſes ennemis.

Je me réſume, & je finis.

Magiſtrats, la France eſt au moment de périr : vous pouvez la ſauver ; mais le temps preſſe. Quel eſt le moyen ? l'énergie aſſociée avec la vérité & dirigée vers le bien, elle vient à bout de tout.

Lorſqu'une grande Nation veut traiter elle-même ſes grands intérêts, elle ne peut ſe réunir que par un nombre déterminé d'individus choiſis. Ceux-ci ne peuvent la repréſenter qu'avec un titre ; ce titre ne peut être que leurs mandats ; s'ils s'en écartent, ce ne ſont plus les repréſentans qui agiſſent, ce ne ſont que des individus.

Or, où les mandats envoyoient-ils les Députés des bailliages ? aux états-généraux. Où avoient-ils juré d'exécuter leur mandat ? aux états-généraux. Qu'étoit chacun d'eux ſéparément ? membre

des états-généraux. Qu'étoient-ils collectivement? les états-généraux.

Donc en ſe créant, en ſe conſtituant *Aſſemblée Nationale*, ils ſe ſont attribués un nom que démentoit leur nomination & leur ſerment; donc ils ſe ſont donnés une autorité que démentoit leur convocation; donc l'Aſſemblée ſe diſant *Nationale* eſt nulle, & d'une nullité d'autant plus abſolue que le Roi eſt priſonnier depuis le 5 octobre dernier, & que par conſéquent il n'eſt pas poſſible de dire qu'aucune des prétendues loix émanées de cette Aſſemblée, *ait été l'expreſſion de la volonté libre des repréſentans de la Nation, unie avec la volonté libre de ſon Souverain*; principe reçonnu pour ſacré & fondamental dans tous les états monarchiques, & ſans lequel il n'eſt pas poſſible de concevoir une monarchie.

L'Aſſemblée ſe diſant Nationale eſt nulle & de toute nullité.

Voilà, Magiſtrats, voilà la grande vérité que tous les bons Français profeſſent au fond du cœur; mais il n'appartient qu'à vous de la répéter avec courage, d'une extrémité de la France à l'autre, & de la développer avec l'appareil impoſant de l'énergie.

L'Aſſemblée ſe diſant *Nationale* eſt nulle & de toute nullité.

Heureux le Parlement qui, le premier, proférera & ſoutiendra juſqu'à la mort, cette vérité eſſentielle. Rome décernoit une couronne civique à celui qui ſauvoit la vie d'un Citoyen; il aura ſauvé la Patrie.